

Lorenza MONDADA, Luci NUSSBAUM, éd(s), *Interactions cosmopolites. L'organisation de la participation plurilingue*

Limoges, Lambert-Lucas, coll. Info-com, 2012, 241 pages

Julie Boéri



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9423>

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2014

Pagination : 379-380

ISBN : 978-2-8143-0233-4

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Julie Boéri, « Lorenza MONDADA, Luci NUSSBAUM, éd(s), *Interactions cosmopolites. L'organisation de la participation plurilingue* », *Questions de communication* [En ligne], 26 | 2014, mis en ligne le 31 décembre 2014, consulté le 11 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/9423>

doutes du catholique René Finkelstein (membre d'une commission de surveillance mise en place par la loi de 1949) cité dans l'ouvrage : « La morale, on savait ce que c'était en 1949 ; je dois vous avouer qu'en 1999, je ne sais plus très bien ce que c'est » (p. 462). Relève-t-elle de la société dans son ensemble ou de la conscience de l'individu ? On verrait bien l'abbé, préoccupé par « la pâture médiatique » proposée aux enfants d'aujourd'hui, fustiger l'inanité, l'imbécillité, de telle ou telle émission télévisuelle, voir de tant de flux de l'ère *Twitter* ou *Facebook*, « opium du peuple » des temps modernes. On conçoit aisément les foudres que susciterait le simple titre de *Parents, mode d'emploi...*

Michael Palmer

*Cim, université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, F-75005
michael.palmer@univ-paris3.fr*

Lorenza MONDADA, Luci NUSSBAUM, éd., *Interactions cosmopolites. L'organisation de la participation plurilingue*. Limoges, Lambert-Lucas, coll. Info-com, 2012, 241 pages

Publié avec le concours du projet européen « Dynamique des langues et gestion de la diversité » (DYLAN) de l'Université autonome de Barcelone et du laboratoire Interactions, corpus, apprentissages, représentations (ICAR) de l'université de Lyon, l'ouvrage regroupe, sous la direction de Lorenza Mondada et Luci Nussbaum, six études de cas caractéristiques de l'internationalisation des réunions en milieu universitaire et professionnel. Y sont analysés « le parler plurilingue » des élites européennes (managers d'entreprises, étudiants, professeurs, intellectuels, experts, etc.) en réunion de travail et/ou d'apprentissage et la façon dont le plurilinguisme y est géré.

Un parti pris constructiviste fonde l'initiative de ce livre : considérer l'interaction comme le lieu où se jouent de multiples versions du lien social et où se constitue la société, la langue, la culture, la diversité. En interrogeant la création de ce lien social dans un cadre cosmopolite, le volume pose la problématique des enjeux du plurilinguisme pour la participation des acteurs dans des entreprises et universités particulièrement caractéristiques de l'internationalisation des activités intellectuelles et tertiaires à l'ère de la mondialisation. Les auteurs analysent la façon dont l'interaction et la participation sont organisées *a priori* et dont les interactants restructurent les ressources langagières plurilingues en situation. Ils montrent que, quelle que soit la politique plurilingue de l'entreprise ou de l'université, les acteurs renégocient leur cadre de participation et d'apprentissage dans le dynamisme

et la spontanéité de l'interaction orale. Dans ces rapports entre politiques et pratiques, de multiples questions sont abordées : quelles sont les ressources interactionnelles disponibles, mobilisées ou écartées ? Quel est l'impact de ces décisions sur l'inclusion et l'exclusion des participants, sur la consécration des objectifs d'une réunion donnée et, plus généralement, sur le travail coopératif et l'apprentissage collectif des participants ?

Pour comprendre la façon dont les échanges sont organisés et négociés, les auteurs se focalisent sur les tours de parole, les séquences d'échanges et les activités menées en situation d'interaction. Sous la forme d'enregistrements de situations naturelles transcrites, ainsi que de notes issues d'observation-participantes et d'analyse du discours, ces données empiriques sont extraites de terrains variés (assemblées générales annuelles, réunions d'équipes, réunions informelles en petits groupes pour les entreprises et cours magistraux ou séminaires pour les universités) où se manifestent diverses formes de plurilinguisme : régionale, nationale, internationale, ou liée à la thématique de la réunion.

Posé par les éditrices dans le chapitre d'introduction (Mondada, Nussbaum, pp. 16-19), un cadre théorique commun à toutes les contributions dote l'ensemble d'une grande cohérence. Le concept goffmanien de « cadre participatif » (*participation framework*) (Goffman E., 1981, *Forms of Talk*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press), tel que renouvelé par Charles et Marjorie H. Goodwin (2004, « Participation », pp. 222-244, in : Duranti A., ed., *A Companion to Linguistic Anthropology*, Oxford, B. Blackwell), est mobilisé pour analyser l'imbrication dynamique et réflexive entre production et réception dans la conduite active des participants et dans l'organisation des arrangements corporels et matériels (configuration de la salle, de la gestuelle, etc.). Les alternances de langues au sein d'une réunion et d'un discours sont éclairées au moyen du concept gumperzien de « indices de contextualisation » (*contextualisation cues*, p. 20) et de ceux de Peter Auer (1984, *Bilingual Conversation*, Amsterdam, J. Benjamins) (*discourse-related codeswitching* et de *participant-related codeswitching*). La situation de communication plurilingue où se manifestent ces alternances est définie selon deux axes, endolingue/exolingue et plurilingue/unilingue, tels qu'élaborés dans les travaux de Georges Lüdi et Bernard Py (1985, *Être bilingue*, Berne, P. Lang, 2003) qui les mobilisent pour éclairer l'intercompréhension en situation d'apprentissage. Enfin, l'analyse de la catégorisation issue d'Harvey Sacks (1992, *Lectures on Conversation*, éd. présentée par

G. Jefferson, Oxford, B. Blackwell) est employée pour aborder les différentes catégories des interlocuteurs : experts, apprenants, natifs, non-natifs, etc.

Dans ce cadre constructiviste, les modes d'inclusion et d'exclusion des participants ne sont pas rattachés à une configuration linguistique *a priori*, mais dans leur construction au cœur de l'agir conversationnel des interactants. Ainsi l'ouvrage propose-t-il une ethnographie séquentielle et située de l'interaction où les micro-interactions sont constitutives des structures sociales et révélatrices du positionnement du locuteur vis-à-vis de l'échange, du degré de formalité de ce dernier, de l'institution organisatrice de l'échange, des compétences des uns et des autres, etc.

Le grand mérite de l'ouvrage est de poser les problématiques complexes de la participation, du plurilinguisme et du cosmopolitisme (ce dernier recouvrant également les notions de mondialisation, mobilité et multiculturalisme, pp. 8-9) au cœur de l'interaction orale et des tours de parole. En croisant des questions de philosophie politique, de sociolinguistique et d'apprentissage des langues concernant la mondialisation, le cosmopolitisme, les phénomènes de translocalité, d'interaction, participation et plurilinguisme (pp. 8-26), l'appareillage théorique et épistémologique résolument interdisciplinaire relie de manière novatrice les pratiques sociales du plurilinguisme et le contact entre les langues, d'une part, et le sens que les participants attribuent à ces pratiques et à ce contact, d'autre part.

Cependant, on pourra regretter que la langue de publication choisie, le français, n'ait pas fait l'objet d'une réflexion. En effet, l'absence de références francophones dans la bibliographie peut surprendre, tout autant que le manque de systématisme dans l'utilisation de termes et de concepts issus de l'anglais, parfois utilisés directement en anglais sans traduction (*code-mixing*, p. 20), voire sans explication (*face-flattering act*, p. 53), parfois traduits sans que l'original ne soit fourni (« indices de contextualisation » pour « *contextualisation cues* » de John J. Gumperz), parfois utilisés sous leur forme anglaise (« *codeswitching* », p. 12) puis quelques chapitres plus loin sous leur forme française exclusivement (« alternances codique » p. 136). Sans compter l'usage d'anglicismes (« en switchant en français », p. 38 ; « il switche », pp. 39, 42).

De même, au niveau du contenu, il aurait été judicieux de refléter dans le titre de l'ouvrage trois choix de délimitation du sujet d'étude, à savoir la focalisation sur les élites européennes (universités et entreprises) au

détriment d'autres acteurs des sociétés cosmopolites et plurilingues telles la société civile, les mouvements sociaux, etc., sur l'interaction orale plutôt qu'écrite et en coprésence plutôt qu'à distance par la médiation des technologies de l'information et de la communication. Mais ceci n'enlève rien à l'incontestable contribution de l'ouvrage à une compréhension plus fine des interactions.

Julie Boéri

IRM, université de Nice Sophia Antipolis, F-06000
contact@julieboeri.com

François RASTIER, *Apprendre pour transmettre. L'éducation contre l'idéologie managériale.*

Paris, Presses universitaires de France, coll. Souffrance et théorie, 2013, 256 pages

L'ouvrage contraste avec la plupart des précédents de François Rastier, puisqu'il n'est pas centré sur des questions de sémantique ou de linguistique générale, mais constitue un essai contre l'idéologie managériale qui s'impose de plus en plus dans l'éducation. Cependant, le point de vue linguistique est privilégié parce que « les langues, même dans leur usage le plus quotidien, démentent le simplisme managérial » (p. 6). Le volume est divisé en deux grandes parties : « Avaries » (pp. 9-140) et « Résistances » (pp. 141-255). Cette articulation permet de distinguer l'orientation de l'essai : partant d'un diagnostic sur l'idéologie managériale et les problèmes qu'elle pose, dans un second mouvement, l'auteur propose des pistes alternatives. Une des forces de l'idéologie managériale est qu'elle impose des procédures sans être conceptualisée, si bien qu'elle n'est pas perçue comme une idéologie. Mais, dans le domaine de l'éducation, celle-ci connaît un triple échec (pp. 20-21) : non-diminution, voire augmentation, dans certains pays, du pourcentage d'enfants non scolarisés, qualité des enseignements en dégradation et accroissement du coût des études universitaires. Le projet de l'ouvrage est alors formulé comme « une réflexion sur la transmission, sur son temps propre, ses contenus et ses valeurs » (p. 23).

La question des apprentissages est au cœur de la première partie. François Rastier constate l'inflation didactique dans les différents pans de l'éducation et pose que « la méthode d'enseignement doit être une extension du désir d'apprendre, mais l'on en a fait une méthode d'évaluation purement managériale » (p. 33). Or, avec l'idéologie managériale qui guide les réformes de l'éducation, les connaissances ont cédé la place aux compétences, et cette dualité n'est pas problématisée. Pourtant, « les connaissances servent d'abord à